

cours d'aucune victoire et d'aucune législation. Il faut qu'elle soit acceptée librement, pratiquée librement, et cela contrairement à tous les instincts de l'humanité. On disait à l'homme d'aimer l'homme, lui qui ne l'aimait pas ; on lui disait de servir, lui qui n'aime qu'à être servi ; on lui disait de donner son bien, lui qui avait horreur de se dépouiller. Évidemment là fin et les moyens n'avaient aucune proportion. Et pourtant que n'a pas été le succès ? Je tourne quelques pages de l'Évangile, et je lis : " La multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme ; nul d'entre eux n'appelait sien ce qu'il possédait, mais tout leur était commun. On ne voyait point d'indigents parmi eux. Quiconque avait des champs et des maisons les vendait et en apportait le prix, qu'il mettait aux pieds des apôtres, et l'on en faisait la distribution à chacun selon ses besoins. " La république chrétienne était formée ; république nouvelle, inconnue, où tout le monde n'avait qu'un nom, celui de frère.

Mais cette république ne devait pas être bornée à un coin du monde, et y demeurer comme une secte heureuse donnant de loin aux hommes l'exemple de la fraternité. La terre avait été mise devant elle comme la seule limite de sa réalisation ; elle était appelée à provoquer et à établir partout le partage réciproque du cœur, du travail et des biens. Elle avait besoin, pour cette grande œuvre, d'un sacerdoce fondé lui-même sur le principe de la fraternité ; elle le créa. Elle destitua aux fonctions du gouvernement et de la parole non les princes et les savants, mais ceux des frères, quelle que fût leur naissance, en qui la charité brillait davantage ; elle choisit l'enfant du pâtre, et le fils de l'esclave ; elle mit sur leur tête la couronne du prêtre, la mitre de l'évêque, la tiare du pontife, et dit tout haut aux princes de ce monde : Voilà aux genoux de qui vous viendrez chercher la lumière et la bénédiction. Vous, Césars, vous dépouillerez votre orgueil un jour, vous vous abaissez devant le fils de votre serviteur caché autrefois dans les basses fosses de votre palais ; c'est à lui que vous confesserez vos fautes, c'est lui qui étendra la main sur vous, et qui vous dira : Au nom de Dieu, César, tes péchés te sont remis, va et ne fais plus ce que tu as fait. Le résultat était facile à prévoir. Dès que le pauvre et le petit étaient élevés par le mérite même de l'humilité au trône de la parole et au tribunal de la conscience, la nature humaine prenait une dignité tirée de son fonds et d'une vertu possible à tous ; ce n'était plus la naissance et la guerre, le hasard et l'habileté, sources diverses d'exclusion et d'oppression, ce n'était plus l'égoïsme, mais la charité qui tenait le sceptre des destinées de l'humanité. L'esclavage perdait toute signification, et cela sans luttres entre les maîtres et les esclaves, sans révolution précipitée et sanglante, par le seul cours des choses. Comme les fers d'un prisonnier s'usent avec le temps et par le frottement, et que le géolier n'a plus besoin de les détacher quand l'heure légale de la liberté est venue, ainsi la religion n'eut pas même besoin de secouer les chaînes de l'esclave pour les faire tomber, elles s'étaient usées par le temps et par le frottement de la doctrine.

Mais l'esclavage à détruire n'était pas toute l'œuvre de la fraternité, il fallait encore pourvoir au service des misères humaines. La doctrine catholique créa pour elles le service gratuit, c'est-à-dire, un service de dévouement sans autre récompense que le strict nécessaire de l'être dévoué. Ce service enchainait nécessairement la chasteté absolue ; il substituait à la famille le genre humain tout entier. Je n'en ferai pas l'histoire, Messieurs, qui ne la connaît ? Qui ne sait avec quelle ingénieuse fécondité la doctrine catholique a pourvu de pères et de mères tous les malheurs ? Épiant dans chaque siècle la misère qui lui était propre, elle lui a suscité chaque fois des serviteurs nouveaux. Elle a fait la sœur de charité aussi facilement qu'elle avait fait le chevalier de Malte, le frère des écoles chrétiennes aussi bien que le frère de la Merci, l'ami du fou comme l'ami du lépreux. Chaque jour encore vous avez sous les yeux l'exemple de ces créations, où la puissance de la charité prend corps à corps la puissance de la misère, et ne lui permet pas de toucher le point le plus obscur de l'humanité sans y porter la main après la sienne ; ainsi s'est établi le règne de la fraternité parmi les hommes, œuvre incroyable même à qui la voit, et dont il faut bien que je vous demande l'explication.

Je vous demande quelle est la cause d'un si étrange phénomène, après tant d'autres que nous avons déjà vus. Pourquoi et comment la doctrine catholique a-t-elle été seule efficace pour abolir la servitude, pour transformer le cœur du riche et celui du pauvre, pour organiser ce service volontaire et gratuit qui couvre encore l'Europe, malgré la conspiration de tant d'hommes qui s'efforcent de l'anéantir ? Je vous demande comment cela s'est fait, comment se fait-il que cette doctrine catholique, qui seule déjà produit l'humilité, la chasteté, l'apostolat, soit la seule aussi qui produise la fraternité ? La seule et toujours la seule, les autres ne faisant que détruire, ou si elles conservent quelque chose de la force qu'elles ont reçue primitivement de la doctrine catholique, ne faisant qu'altérer son ouvrage et ses dons ?

J'ai déjà répondu, Messieurs, qu'évidemment cette efficacité de la doctrine catholique est divine, puisque si elle était humaine, toute autre doctrine en déroberait le secret tôt ou tard. Pourquoi l'homme aime-t-il l'homme aujourd'hui, si la doctrine catholique a laissé l'homme tel qu'il était, avec sa seule nature et son seul attrait ? La beauté, disions-nous, est la cause unique de l'amour ; il faut donc que la religion catholique ait revêtu l'homme d'une beauté qu'il n'avait pas auparavant. Mais laquelle ? Si je vous regarde au dehors, vous n'êtes pas changés, votre visage est celui de l'antiquité, et même vous avez perdu quelque chose dans la rectitude des lignes de la physiognomie. Quelle beauté nouvelle avez-vous donc reçue ? Ah ! une beauté qui

vous laisse homme, et qui est pourtant divine ! Jésus-Christ a mis sur vous sa propre figure, il a touché votre âme avec la sienne, il a fait de vous et de lui un seul être moral. Ce n'est plus vous, c'est lui qui vit en vous. Une sainte disait : Si on pouvait voir la beauté d'une âme, on ne pourrait plus rien regarder ! Cette beauté que le monde ne voit pas, nous chrétiens, nous l'entrevoions ; elle perce à travers l'humanité déshonorée, nous la sentons, nous la cherchons ; elle nous séduit, non pour un jour, comme la beauté humaine, mais avec l'indélébile magie de l'éternité. Si je vous aime, si je suis forcé de vous parler, si je donnerais ma vie pour le salut d'un seul d'entre vous, ce n'est pas que je sois plus qu'un homme, mais je vois en vous une inexplicable lueur qui vous enveloppe, vous pénètre, et me ravit au dedans de vous. Je l'ai moi-même aussi à votre œil, si vous êtes chrétiens. Un jour, et bientôt même, cette parole qui vous annonce la doctrine se ternira ; la décadence s'approche de l'homme avec rapidité, et avec elle la solitude et l'oubli. Ce temps venu, il ne me restera dans votre âme que le souvenir d'un écho ; mais à moi, comme à vous, dans la vie et dans la mort, il nous restera la beauté qui vient du Christ, son visage qui est sur nous, l'amour qui en jaillit pour nous réjouir vivants et nous embaumer au tombeau.

Vous avez déjà quelque expérience de la vie, vous avez heurté à plus d'une porte : eh bien, dites-moi, n'avez-vous pas senti la différence de l'homme qui vous accueille en homme, d'avec l'homme qui vous accueille en chrétien ? A part vos mères, vos sœurs, et un petit nombre d'amis, quel homme indifférent, si philanthrope qu'il soit, vous a serré sur son cœur ? Dans quel cabinet, au fond duquel un philosophe cache ses glorieuses veilles, avez-vous été reçu avec amour ? En qui avez-vous reconnu la poitrine de la fraternité ? Pour moi, à part ceux que je nommais tout à l'heure, je ne l'ai trouvée que dans des chrétiens, dans des âmes animées de la vertu du Christ, dans des prêtres à qui je confessais mes fautes, dans quelques jeunes gens qui m'apportaient l'avu des leurs et qui se jetaient de joie dans mes bras, âmes fraternelles, embrasées déjà de la communion des saints, et me révélant de loin l'extase éternelle de l'unité.

Et vous, hommes qui n'êtes que des hommes, souffrez que je vous le demande : où en êtes-vous de la fraternité et de l'amour humain ? Hélas ! après des illusions rapides, vous ne croyez déjà plus à l'amour ; vous êtes devenus incrédules même à la beauté, et la source des joies mystérieuses ne donne plus d'eau dans le fond de votre cœur. Vous avez ôté de l'homme le Dieu qui y habite, et vous vous êtes étonnés du néant qui s'y est fait. Qu'ai-je besoin de citer de nouveau à mon tribunal le matérialisme, le protestantisme et le rationalisme ? On peut considérer le monde en bloc aussi bien que par l'analyse. Eh bien ! depuis que la raison humaine, sous diverses couleurs, a combattu et affaibli la doctrine catholique dans le monde, quel chemin y a fait la fraternité ? Son nom est dans toutes les bouches, il fait le fonds des systèmes et des désirs ; on n'entend parler que d'esprit d'association et de communauté ; on se tend la main de partout : et cependant un gémissement sourd, une plainte unanime dénonce à toute la terre le refroidissement des cœurs. Que j'écoute l'homme qui porte le faix du service militaire, le magistrat appliqué aux fonctions de la justice, le professeur démantelant dans l'âme du jeune homme le secret de ses penchants, l'homme politique étudiant de près les grands ressorts du monde ; que j'écoute enfin la voix de la société, par tous les pores d'où elle s'échappe, je n'entends qu'un mot tomber dans mon oreille : l'égoïsme. Le froid et le vide sont dans l'humanité. On sent jusque dans les ardeurs politiques un souffle morne, une respiration fatiguée, qui annonce au dehors la misère du dedans. Ainsi, quand le soleil décline vers l'horizon, la sève de la nature s'arrête et se glace ; elle attendrait la mort, si elle n'espérait toujours la résurrection.

La résurrection viendra, chrétiens, et viendra par nous. Puisque le monde, qui ne veut pas de l'humanité, qui ne veut pas de la chasteté, qui ne veut pas de l'apostolat, veut de la fraternité, puisqu'il est obligé d'en vouloir, et que tous les jours il s'ingénie à en faire, voilà le terrain commun où nous nous rencontrons avec lui. Profitons-en. Entre lui et nous, c'est à qui répandra le plus d'amour véritable, à qui donnera le plus en recevant moins. Personne, dans ce conflit, ne pourra nous incriminer. Jetons-nous-y à cœur rempli ; nous avons tant reçu d'amour qu'il nous coûte peu d'en rendre. Gagnons nos frères à force de bienfaits, et puisque de moment en moment le froid augmentera dans le monde, que de moment en moment la chaleur augmentera en nous pour passer jusqu'à lui ; afin que ce Lazare étant au tombeau, s'il devait y descendre, nous eussions assez de vie pour lui et pour nous assez de larmes pour pleurer, assez de puissance pour jeter ce grand cri : Lazare, quoique mort, entends la voix qui ressuscite, et sors du tombeau !

Une nouvelle expédition antarctique se prépare—Elle sera commandée ou par Sir John Franklin ou par sir James Ross, avec le capitaine Crozier pour commandant en second. L'Érèbe et la Terreur, qui depuis leur mémorable expédition dans ces mêmes régions polaires, ont aussi fait le voyage de découverte au pôle arctique, ont été amenés à l'arsenal de Woolwich, où l'on y installe une hélice pour leur aider à se frayer un passage à travers les glaces dans la baie de Baffin. Ils pourront cependant prendre encore des provisions pour deux années. Ils passeront par le détroit de Barrow entre le cap Walker et l'île de Bunkes, et de là se dirigeront vers le continent de l'Amérique à l'ouest de l'île Wollaston.